

*Exploration d'ailleurs et expérience de l'Autre
dans l'écriture 'tunisienne' de Francesco Cucca (1882-1947)*

di Alessio Loreti

Le voyage, tout comme l'expérience de l'amour, de la guerre, de la mort, peut constituer une source d'inspiration importante chez un être humain, voire être le moment 'déclencheur' d'une écriture errante. L'écriture devient ainsi une sorte de reproduction du monde *in itinere* et offre, à l'écrivain en puissance, l'occasion de s'extérioriser. Les 'explorations d'ailleurs', les rencontres avec l'*Autre*, les synthèses intérieures d'identités multiples et partagées qui en découlent, peuvent engendrer autant d'*expériences* de création littéraire. Le voyageur évolue ainsi, pendant ou au bout de son périple, en un témoin de l'ailleurs exploré, pour devenir, dans certains cas, un écrivain.

Selon le dictionnaire *Larousse voyage* dérive du latin *viaticum*, qui signifie "argent pour le voyage", "tout ce qui est relatif au voyage". D'autre part *viaticum* a aussi donné lieu en français (tout comme en italien) au mot *viatique* (*viatico*), c'est à dire: "argent, provisions que l'on donne pour faire un voyage", "moyen de parvenir, soutien, atout". En liturgie, le *viatique* est le "sacrement de l'eucharistie administré à un chrétien en danger de mort", en vue d'un 'dernier' voyage. Vice-versa, en latin le mot *voyage* se traduit par *iter*, qui veut dire aussi "chemin" (Cfr. en français: *itinéraire*, *itinérant*), alors que, s'il s'agit d'un voyage dans des lieux lointains – notamment à l'étranger – le latin se sert du mot *peregrinatio*, sachant que le substantif latin *peregrinus* signifie "étranger" (Cfr. en français: *pélerin*, *pérégrination*). Le mot *voyage* nous ramène donc à l'idée de déplacement de personne(s), de trajet vers un lieu lointain, de séjour ailleurs, notamment à l'étranger, ou alors d'allées et venues, de déplacements, de départs, d'éloignements, voire de séparations.

Dans cet exposé nous allons analyser le sens du voyage dans l'écriture de Francesco Cucca, pour remonter au parcours humain de cet écrivain atypique.¹ Notre point de départ est en effet une œuvre littéraire composée de quelques nouvelles, un recueil de poèmes, un récit de voyage, un roman, un essai et des correspondances. Dans ses écrits épars l'écrivain se reproduit à travers ses personnages afin de représenter sa propre expérience de voyageur. Une première

¹ Pour la rédaction de cet article la consultation des œuvres suivantes de Cucca a été essentielle: *Galoppate nell'Islam*, a cura di G. Marci, Cagliari 1993 (1923¹), le recueil *Veglie beduine*, a cura di D. Manca, Quartu S. Elena 1993 (1913¹), ainsi que le roman *Muni rosa del Suf*, a cura di D. Manca, Nuoro 1996, *Lettere ad Attilio Deffenu (1907-1917)*, a cura di S. Pilia, introduzione di G. Marci, Cagliari 2005.

partie sera consacrée au profil biographique et à l'œuvre de Cucca. Nous allons ensuite nous concentrer sur les thèmes récurrents dans son œuvre pour finalement essayer de trouver une définition de 'voyage' qui nous aide à mieux comprendre le parcours de Cucca.

Francesco Cucca, un écrivain sui generis

Contrairement à Mario Scalesi (1892-1922), qui est souvent considéré par les Tunisiens ainsi que par la communauté française de la Tunisie coloniale (Arthur Pellegrin et Armand Guibert, entre autres)² comme un écrivain italo-tunisien d'expression française, ou un poète francophone 'mineur', le nom de Cucca ne figure, à ma connaissance, dans aucun livre de littérature italienne.³

Cucca naît le 25 janvier 1882 à Nuoro, en *Barbagia*, une région située au centre de la Sardaigne. Orphelin, il gagne sa vie comme berger jusqu'à l'âge de quatorze ans, puis, à cause d'une crise agraire qui frappe alors la Sardaigne (et qu'il évoque dans sa préface au récit de voyage *Galoppate nell'Islam*), il quitte sa région natale pour émigrer dans le Sud de l'île, à Iglesias, où il travaille comme mineur. C'est là qu'il étudie en autodidacte pendant la nuit, il s'initie à la littérature, à travers des lectures désordonnées, et à la politique, s'orientant vers l'anarchisme et le socialisme révolutionnaire.

Vers 1902, à l'âge de 20 ans, Cucca part en Tunisie en tant qu'employé d'une entreprise commerciale livournaise (la *ditta Lumbroso*) qui importe du bois d'Afrique du Nord; par la suite il montera sa propre entreprise dans le Protectorat français. Il reste une quarantaine d'années au Maghreb, surtout en Tunisie, voyageant souvent à l'intérieur du pays, ainsi qu'en Algérie et au Maroc. Il apprend l'arabe dialectal, essayant d'assimiler la culture arabo-berbère locale afin de ne plus être considéré comme un étranger comme les autres. Ainsi, à propos du protagoniste de son roman *Muni rosa del Suf – Lakhdar*, son alter ego –, Cucca écrit:

Errava per le sterminate solitudini africane, scaldando il pensiero alle fiamme, che, nelle vallate e nelle brughiere, sembravano divampare dalle ginestre in fiore, e cantando i primi stornelli arabi che veniva apprendendo e le cui nenie echeggiavano dolci e malinconiche. Ma ora, dopo anni di vita randagia, a conoscenza della lingua, dalla parola d'amore alla bestemmia, dalla canzone alla preghiera, esperto nei saluti e nei gesti, vicino così all'anima islamica, si sentiva sicuro di sé (*Muni rosa del Suf*: 21).

² Arthur Pellegrin (1891-1956) et Armand Guibert (1906-1990) sont deux écrivains français qui ont joué un rôle important dans la vie culturelle de la Tunisie sous le protectorat français.

³ C'est donc surtout grâce aux travaux de Giuseppe Marci, Dino Manca et Simona Pilia (Cfr. note 1) que l'œuvre de Cucca a pu continuer à exister.

Mais ce désir d'identification à l'Autre – que nous retrouvons chez de nombreux autres voyageurs européens en Afrique du Nord à cette époque-là⁴ – n'est pas toujours possible, en effet d'après Cucca:

Lo volesse o no, era l'intruso. All'accoglienza festosa dell'arrivo, ai grami festini per l'ospite di passaggio, subentrava per il suo indugio nei *duâr*, la diffidenza. S'accorgeva allora che il masticare stentato delle parole e l'essere infagottato in una casacca di velluto oscuro, gli impedivano di conquistare per intero il cuore delle nuove genti, che, fenomeno strano, a lui non sembravano nuove, ma provava al contrario la sensazione intima d'esser cresciuto in mezzo ad esse. Non appena decideva di prolungare il tempo della sua sosta sotto una tenda e presso una tribù, immediatamente avvertiva che intorno a lui i cuori si chiudevano. A quel punto, cosciente di non riuscire più gradito, riprendeva il cammino (*Muni rosa del Suf*: 20).

Au cours d'un voyage dans les Aurès, en Algérie, il rencontre une jeune fille du Tell qu'il épouse et dont il se sépare quelques années plus tard.⁵ En Tunisie il entretient de longues correspondances avec des personnalités connues de sa terre natale (notamment le poète Sebastiano Satta, originaire de Nuoro lui aussi, le jeune intellectuel Attilio Deffenu, qui mourra sur le champ de bataille pendant la première guerre mondiale, ou encore l'écrivain Grazia Deledda, prix Nobel de littérature en 1926, à laquelle Cucca envoie des manuscrits et demande des conseils).⁶ Parmi ses contacts français figurent Magali Boisnard, le peintre Gadan, auquel il dédie le recueil *Voix dans le désert*, ainsi que Mallebay, directeur de la revue anticolonialiste *Les Annales Africaines*. En particulier dans sa préface au recueil *Veglie Beduine* en 1912, Magali Boisnard écrivait à propos de Gadan et de Cucca:

En peignant le lit blanc et fauve de l'oued qui va se perdre dans le sable saharien, en immobilisant la couleur et toute la transparence de l'eau des montagnes, en érigeant dans l'âpre pâturage méditerranéen le berger aux yeux larges qui, drapé en son archaïque burnous, regarde, en jouant de sa flûte barbare, la mer ancienne pleine de légendes, le peintre a rencontré le poète qui les chantait. L'idéal aime apparenter ses disciples. Le vivant tableau que le pinceau fige sur la toile, la strophe vibrante que la plume cloue au papier s'appareillent.⁷

⁴ Par exemple Guy de Maupassant, Paul Vigné d'Octon, Isabelle Eberhardt, etc.

⁵ Toutefois il est difficile de reconstruire le profil biographique de cet homme; le seul 'témoin' vivant de la vie de Cucca, son neveu Salvatore, conserve les manuscrits, les notes et quelques souvenirs de son oncle chez lui. Il serait peut-être envisageable qu'au moins une partie de ce fonds soit léguée par la famille Cucca à une bibliothèque universitaire.

⁶ Voir traces de cette correspondance dans *Lettere ad Attilio Deffenu* cit.

⁷ Voir la préface de Magali Boisnard au recueil *Veglie beduine* cit., qui a été republiée par Dino Manca dans cette nouvelle édition.

Les ralentissements de l'activité économique en Tunisie dus à la crise mondiale des années 1930, puis la grande guerre qui s'annonce, obligeront Cucca à quitter son pays d'adoption pour l'Italie continentale dès 1939. Sans diplômes ni qualification professionnelle particulière, Cucca est d'abord employé au Ministère de l'Industrie à Rome, puis il part à Naples – et ce fut là son dernier voyage – où il vit très humblement jusqu'à sa mort, en 1947. Peu avant de s'éteindre il écrit quelques vers sur son paradis perdu, son île natale: «Sardegna, Sardegna, terra mia, / perdona questo figlio tribolato / che ancora vive in eterna nostalgia. / Meglio fossi rimasto tra i pastori / ... ma esule resto col mio nome oscuro».⁸

De la découverte à la création littéraire

Pendant son long séjour tunisien, Cucca se consacre à l'écriture. Âme inquiète à la recherche d'un refuge, cet homme confie à une écriture souvent improvisée la chronique de ses voyages, de ses '*galoppate*', à travers les terres du Maghreb.

Dans la description des contrées qu'il visite et dans sa narration, il privilégie l'élément bucolique et il témoigne d'un certain 'épicurisme' (sur lequel nous allons revenir). Ses poèmes – ses *Verba Vitae* (i.e. les mots de la vie) qui est le titre du 'prélude' au recueil, d'après Magali Boisnard, «chantent avec la tendre et serene ivresse des Bucoliques; mais ils possèdent le souffle essentiel de l'âme barbare transmise au rythme des bardes [...] ils sont un chant de vérité simple et lumineuse dans ce parler d'Italie au goût de miel et d'orange [...] Drapé dans un manteau sauvage, le poète est celui qui écrit sur le marbre de la montagne au hasard des coups d'ailes de sa pensée et des visions qui passent sous ses yeux».⁹

En effet, si Cucca affirme ne pouvoir rien dire sur des lieux, comme Tunis, sur lesquels de nombreux écrivains «plus savants que lui» ont déjà écrit,¹⁰ il se révèle au contraire fin connaisseur de la végétation méditerranéenne comme par exemple dans ce passage du roman *Muni*: «Nel duàr di Ain-Sellèm, sparso in una radura a mezza vallata, nel cuore del folto bosco di sughere e di querce, fitto di scopeti, lentischi, mirti e albestrelle, che rendevano il luogo caro ai cinghiali, alle jene, agli sciacalli, abitava adesso, nel gorbi del suo amico Kastùn. Aveva gettato la cassetta di velluto oscuro e quanto di europeo gli restava ancora nell'anima» (*Muni rosa del Suf*: 21). A une symbiose homme-nature correspond l'amitié qui suit des rencontres avec l'étranger:

⁸ Vers cités par Dino Manca dans sa préface au recueil *Veglie beduine* cit. Le dernier voyage de Cucca en Sardaigne remonte à 1919, lorsqu'il y était allé pour soutenir des amis candidats aux élections, notamment Paolo Orano.

⁹ Boisnard dans sa préface au recueil *Veglie beduine* cit.

¹⁰ Voir *Tunes El-Beida in Galoppate nell'Islam* cit.

Inseparabili, Làkhdar e Kastùn, erano diventati gli sparrow del duàr. Insieme nell'aggregare e ghermire le pastorelle vaganti per le balze e per i greppi e le fanciulle che si recavano a legnare nel bosco. Insieme nel saltare in groppa ai cavalli abbandonati al pascolo e nel darsi a corse pazze. Insieme nelle gite ora ai mercati ed ora a qualche festa. Insieme alla caccia del cinghiale e della jena; insieme nel tendere le tagliole agli sciaccali. Insieme sullo stramazzo, sospeso su legni confitti al suolo in un angolo del gorbi, per le ore del sonno (*Muni rosa del Suf: 22*).

Galoppate nell'Islam, livre écrit vraisemblablement entre 1914 et 1922, représente un authentique récit de voyage qui raconte le périple qui amène Cucca de Tunis au centre de l'Algérie, à travers une série de péripéties, notamment des rencontres amoureuses. Les principales étapes du voyage sont: Tunis, Carthage, Bulla Regia, Ain Draham, Tabarka, Annaba, Hippone, Constantine et Hammam Maskutin, Gigili et Sétif, Batna, Lambèse et Tingad, les monts de l'Aurès, El-Kantara, Biskra, Sidi-Okba, Busciagram, Tolga. Parmi les thèmes récurrents, dans ce texte figurent: le bled au soleil surpuissant et où même la lune resplendit de sa lumineuse fureur, le ciel azur et pur, l'air transparent et les sources d'eaux dans les villages reculés (cela nous fait penser à des contes traditionnels kabyles), les 'incendies' des couchers de soleil, les palpitations de son cœur de voyageur frappé en permanence par la fièvre du vagabondage, la musique des danses et des chansons populaires, les fêtes et les traditions dans les villages et la description d'oiseaux et d'animaux sauvages (*Galoppate nell'Islam: 138*), les femmes toujours éprises d'un irrésistible désir amoureux, leur inimaginable lasciveté (Cucca est très peu pudique à cet égard), des hommes souvent brutaux et sauvages, voire bestiaux. Pendant la nuit secrète des vierges (notamment les femmes de l'Aurès qui ont le droit de changer d'homme à volonté) se baladent volontiers d'un gorbi à l'autre afin d'assouvir leur soif d'amour (notamment avec l'étranger !). Cucca ne manque de rapporter des faits divers – des assassinats, des viols, ou encore des disputes violentes entre tribus qui amènent à des digressions intéressantes sur l'histoire locale (sur l'origine de noms de villes comme Tabarka ou Aïn-Draham, par exemple), sur les vestiges romains et les fouilles archéologiques en cours; il nous laisse aussi un beau portrait de M. Emilio Morinaud qui était maire de Constantine à l'époque du voyage de Cucca.

Cucca exprime aussi sa nostalgie pour sa *Barbagia* natale, son dépaysement. Nous pouvons remarquer d'ailleurs que *Barbagia* (région au cœur de la Sardaigne) et *Barbarie* (qui correspond au territoire du Maghreb) ont une racine étymologique commune: le mot grec *Barbaros*. Dans les deux cas il s'agit en effet de zones périphériques – terres des 'barbares', d'étrangers donc, vis-à-vis de Rome et du Latium, qui sont au centre de l'Empire romain et donc de la Méditerranée. On di-

rait que Cucca crée un dialogue entre Barbagia e Barbarie, il ‘confond’ ses deux terres; d’ailleurs pour comprendre son œuvre (et c’est le cas aussi d’autres auteurs italo-tunisiens) il faut se référer non pas à un pays originel mais *aux pays* entre lesquels l’âme aux identités multiples de l’écrivain balance...

La conclusion de son récit de voyages, *Galoppate*, n’est que la reprise d’un interminable périple (voire son prolongement vraisemblablement imaginaire), à travers le Sahara:

Oltre le ultime palme, aggomitolati per terra, ebbri di libertà, i nomadi sognavano. L’aria calda era colma di un profumo intenso ed io assaporavo la voluttà profonda e vertiginosa della vita randagia, lieto di essere solo fra i molti che percorrevano le strade del Sahara incommensurabile sotto quella luce che era pure una benedizione, contemplando tutto il fascino e l’incanto di quella terra che non arrestava il vagabondo, anzi lo sospingeva per la via lunga nella vita breve. E avrei dovuto camminare ancora, molto camminare ancora e non voltarmi indietro (*Galoppate nell’Islam*: 184).¹¹

Une nature de nomade

Francesco Cucca nous apparaît comme un homme insoumis à la société des oppresseurs et du colonisateur (il sympathise avec Paul Vigné D’Octon¹² et entretient de longues correspondances avec des anarchistes italiens); on dirait même qu’il fuit la société tout court. En effet, à peine débarqué à Tunis, son «cœur primitif» (*Galoppate nell’Islam*: 21) ne résiste pas aux attraits d’un monde bien plus sauvage, et plus tourné vers l’intérieur, que celui qui lui offre la bruyante ville coloniale où il atterrit. Il écrit à propos de Lakhdar, protagoniste du roman *Muni rosa del Suf*:

Non voleva pronunziare né ricordare il proprio nome. Spinto, più che dalla miseria, dall’irrequietudine della sua giovinezza senza vincoli familiari, aveva lasciato la sua terra. Salpato in una notte stellata, dopo un breve tratto di mare trascorso sul ponte di un vecchio piroscampo, fu in terra d’Africa. Tunisi, formicolaio cosmopolita, con i suoi atteggiamenti di città europea, gli riuscì odiosa. Le solitudini sconfinate della campagna, delle foreste e dei deserti, l’azzurro perenne del cielo, l’abbraccio ardente del sole, la purità delle notti cariche di stelle, lo avvinsero. Col suo randello di camminante dietro la nuca e il tesoro di giovinezza nell’anima, ebbe principio la sua vita africana, anzi d’africano (*Muni rosa del Suf*: 19).

¹¹ Nous remarquerons, en lisant Cucca, la vivacité de son langage, son goût pour l’intrigue qui rendent son œuvre agréable malgré une syntaxe souvent anarchique.

¹² Paul Vigné d’Octon (1859-1943) est un médecin français anticolonialiste.

Dans quelle mesure pouvons-nous donc qualifier Cucca d'écrivain 'nomade'? D'après le dictionnaire *Robert* ce mot signifie "qui n'a pas d'établissement ou d'habitation fixe". Nous entendons par ce mot quelqu'un qui est errant, instable, mobile. Mais si l'on analyse sa racine gréco-latine, l'adjectif *nomade* révèle un intérêt tout particulier dans notre réflexion sur Cucca. En grec *nomas* se traduit par: "qui paît, qui pâture" et donc, en sens figuré, "celui qui erre, qui change de pâturage, qui erre à la façon des troupeaux ou des conducteurs de troupeaux d'un pâturage à un autre, nomade". Le grec ancien distingue cet adjectif du nom propre *Nomas* (*Oi Nomades*, en majuscules) qui veut dire "de Numidie" (région qui, comme nous le savons, correspond à l'actuelle Algérie centrale et orientale ainsi que à la Tunisie nord-occidentale). Quant au latin, le dictionnaire *Gaffiot* reporte seulement le nom de peuple *Nomades* (masculin pluriel) qui veut dire "peuples errants de Numidie". D'autre part, au français *nomade* correspond en latin un tout autre mot – *vagus* – (Cfr. *vaguer* en français, du verbe latin *vagari*, utilisé par exemple chez Salluste).

Bien plus récent que celui de Salluste est le témoignage d'un autre européen venu pratiquer son 'nomadisme' en Tunisie et en Algérie dans les années 1880: Guy de Maupassant. Chroniqueur du quotidien *Le Gaulois*, il donne une sorte de définition de nomade dans la nouvelle *Zar'ez*: «Chaque jour, peu à peu, le désert silencieux vous envahit, vous pénètre la pensée comme la dure lumière vous calcine la peau; et l'on voudrait devenir nomade à la façon de ces hommes qui changent de pays sans jamais changer de patrie, au milieu de ces interminables espaces toujours à peu près semblables». ¹³ Contemporain de Cucca, Paul Vigné d'Octon, un anticolonialiste originaire de la région de Montpellier, et dont Cucca parle dans sa correspondance avec Attilio Deffenu, écrit dans *La sueur du burnous*: «j'ai voulu, pour mieux pénétrer la vie bédouine, ses misères et ses grandeurs, passer de longs jours sous la tente au milieu des nomades sahariens, au cœur du bled». ¹⁴

Finalement Cucca se laisse séduire par la vie nomade des bergers qui vivent au gré des déplacements de leurs troupeaux, par monts, vallées et déserts; son écriture doit beaucoup aux chants de ces êtres vagabonds, nous paraît-il, après avoir lu ces vers:

¹³ Voir *Nouvelles d'Afrique* de Maupassant, recueil paru aux éditions Palimpseste en 2007.

¹⁴ P. VIGNÉ D'OCTON, *La sueur du burnous*, Paris 2001, p. 14 (1911¹).

Il sole aveva ardori aspri e crudeli
 Tra l'infuriar del vento del deserto,
 Nel mezzogiorno il gran monte deserto
 Con l'alta cima s'accostava ai cieli.

Coperti d'ombra i branchi ed i fedeli
 Pastori merigiavan, nell'aperto
 Vallone taciturno e sopra l'erto
 Poggio, svettavan steli ed asfodeli.

Lontano il duàr pendeva tra le rupi,
 Selva di grige macchie palpitanti,
 I cani accovacciati parean lupi ...

Gridi d'aquila, voci di vaganti! ...
 L'aquila nereggiò sopra i dirupi,
 E sparve con la nenia degli erranti! ...¹⁵

Pour une définition de 'voyage'

Quelle définition de 'voyage' pourrions-nous proposer en nous fondant sur cette première analyse de l'œuvre de Cucca? Un irrésistible désir de 'nomadisme' pousse cet écrivain, tout comme d'ailleurs les nombreux personnages de ses livres, à partir, puis, après des escales, à repartir encore et encore, dans un périple infini qui n'a pas de but. La tentation 'centrifuge' de l'auteur témoigne de son 'dé-racinement': Cucca semble suivre un étrange et mystérieux 'appel de la nature' qui s'impose à lui comme le *Fatum* des Latins (le *Maktoub* des arabophones). Sur le chemin de Lambès à Constantine, Cucca remarque en effet comment «il brontolio del torrente che saliva dalle gole profonde mi giunse all'orecchio appena uscito dalla stazione, e mi fece sostare. Quel continuo fragore pareva mi narrasse mille leggende antiche con voce di clamanti invisibili lamentatrici... E quel brontolio arcano m'attirò verso le gole, e quando scorsi il sentiero, sospeso e sporgente nel vuoto mi v'inoltrai» (*Galoppate nell'Islam*: 85). Cette force guette le voyageur à chaque répit, dans ses explorations de l'Aurès, par exemple: «Un momento dopo, allontanandomi dal paesello smarrito e taciturno, l'anima vampante del forte incendio dei viaggi che in me sempre arde, mi diedi a stornellare in arabo, scegliendo gli stornelli più libertini che mi venivano in mente» (*Galoppate nell'Islam*: 109).

D'autre part, cette même fièvre de voyages semble avoir donné un élan majeur à l'esprit créateur de bien d'autres poètes globe-trotter, notamment Isabelle Eberhardt (1877-1904), à laquelle Cucca dédie un poème dans *Veglie beduine*, mais

¹⁵ Meriggio, in *Veglie beduine* cit.

aussi à Magali Boissard, Paul Vigné d'Octon, Armand Guibert, Maupassant, Abdul Karim Jossot (un Français converti à l'Islam dont le récit *Le sentier d'Allah* a été publié récemment dans l'anthologie *Tunisie rêve de partages* par Guy Dugas). A propos de ses explorations dans le Maghreb, Vigné d'Octon écrivait dans la *Sueur du burnous* (livre où l'auteur dénonce les méthodes du colonialisme français et qui a été très probablement lu par Cucca avant qu'il ne rédige son essai *Algeria, Tunisia, Marocco*):

«Avec eux [mes chameliers], je pouvais tout à mon aise m'attarder parmi les douars et les tribus dans les oasis, y mener l'existence du nomade, étudier sur le vif les misères et les innombrables abus dont il souffre de la part de ses vainqueurs. Avec eux, je pouvais passer de longues semaines dans les maisonnettes en torb, c'est-à-dire en boue, des Ksouriens (habitants de villages sahariens), écouter leurs doléances et voir à quel point les oppriment leur vainqueur et le fis brutal. Avec eux, enfin, je pouvais pénétrer au sein des vieilles zaouïas désertiques qui sont à la fois des écoles coraniques et d'hospitalières hôtelleries» (*La sueur du burnous*: 13)

Nous pouvons donc définir le voyage comme un moyen par lequel un être humain, notamment un poète, tente d'assouvir un désir débordant de recherches, de connaissances, de rencontres, de découvertes personnelles, de dépaysements en des lieux étrangers. L'«action» de voyager représente une quête existentielle, menée en parallèle sur deux fronts: à la fois à l'intérieur de soi-même tout comme chez l'Autre, dans le pays de l'Autre, par le biais d'explorations, d'expériences humaines, physiques ainsi que spirituelles. Le but du voyageur est celui d'instaurer un dialogue avec l'Autre, voire une confrontation, afin de combler cette étrangeté qui le séduit.

Nous pouvons aussi esquisser une dynamique possible, en trois temps, de l'évolution qui mène un homme du voyage à la création littéraire. Dans un premier temps le voyage stimule naturellement la connaissance de soi-même et de sa culture d'origine, un besoin «défensif» qui se manifeste de façon urgente au voyageur soucieux de garder sa propre identité, qui par moments lui semble menacée lorsqu'il est à l'étranger – (cela est vrai pour tout voyageur, me semble-t-il, même pour le touriste du troisième millénaire qui part en formule tout inclus). Cucca a en effet bien gardé des liens avec l'Italie, du moins avec certains intellectuels; son italianité, voire même son identité sarde, sont restées intactes tout au long de son séjour tunisien (je dirais même qu'il a été imperméable à une francophonie à laquelle d'autres italo-tunisiens, comme Cesare Luccio, Mario Scalesi, Adrien Salmieri, se sont conformés).

D'ailleurs ce besoin d'une plus grande connaissance de soi et de ses origines se manifeste aussi pour la personne qui est chez elle mais qui est confrontée à l'Autre malgré-elle – pensons par exemple aux peuples «colonisés», et donc en

condition de résistance culturelle, ou des pays en voie de développement et qui vivent du tourisme.

En même temps le voyageur, étant confronté à l'*Autre* et à sa culture, éprouve une certaine empathie vis-à-vis de l'*Autre*, ainsi que le besoin de mieux connaître ses interlocuteurs, voire de se faire accepter par ceux-ci. Cucca, nous l'avons vu, a effectivement essayé de s'appropriier la culture et l'univers de cet 'ailleurs' dans lequel il s'est installé.

Enfin l'expérience du voyage peut pousser un être à *écrire* dans le but de transmettre, de 'traduire' avec ses mots à lui donc, des connaissances acquises lors de ses voyages, afin de les partager (on peut en effet très bien écrire exclusivement pour soi sans jamais prétendre d'être lu). Et c'est à ce moment-là que *le voyageur devient écrivain (voyageur)*.

Pour conclure, ces expériences d'échanges avec l'*Autre* représentent peut-être pour l'écrivain un besoin d'*identification dans celui-ci*, ou du moins un désir d'adoption sans aucun compromis. Cucca en effet dans son roman se définit bien «l'Arabe d'élection» et écrit: «Mériem, la madre di Kastùn, non faceva distinzione fra i due giovani. Aveva, come spesso le piaceva ripetere, non più un figlio ma due» (*Muni rosa del Suf*: 21). Mais il semble déçu lorsqu'il se rend compte que sa 'greffe identitaire' n'est pas complètement réussie. Ainsi, l'*identité* originaire de l'écrivain, au cours de ses voyages, n'est pas menacée par l'expérience de l'*Autre*: Cucca, par son isolement, par son 'insularité', reste finalement assez distant de ses interlocuteurs, à l'écart.